

LA REPRÉSENTATION DU MARABOUTAGE CONJUGAL ET DE LA DÉSINTÉGRATION FAMILIALE DANS *MATRICIDE* DE MARIE-JEANNE TSHILOLO KABIKA

Saave NANAKAAN¹, Taimako ANJUGU² & Lois ABU³

¹<https://orcid.org/0009-0001-7859-2400>

²<https://orcid.org/000-001-8210-8493>

³<https://orcid.org/0009-0000-9670-1175>

¹Independent Researcher

^{2&3}Department of French, Nasarawa State University, Keffi

DOI: <https://dx.doi.org/10.4314/jolls.v15i3.22>

Résumé

En Afrique, à travers les siècles, l'utilisation des pratiques occultes, en particulier le maraboutage, dans le mariage par les femmes, est très répandue. En général, les femmes ont recours aux pratiques pour protéger leurs mariages face aux crises conjugales et la jalousie suscitée par l'infidélité de leurs maris. En outre, certaines femmes l'emploient pour assurer le contrôle absolu sur leurs maris et pour détourner leurs soins et leurs obligations familiales au détriment des familles de ceux-ci. C'est dans le cadre de cet emploi du maraboutage conjugal que s'inscrit la représentation de ce phénomène dans *Matricide* de Marie-Jeanne Tshilolo Kabika, notre roman de corpus. Notre étude met donc en exergue le maraboutage conjugal avec ses conséquences nocives telles qu'elles sont présentées dans le roman afin d'analyser les représentations et les conséquences de cette pratique. S'inscrivant dans le cadre de l'approche sociocritique de Claude Duchet, et utilisant l'analyse textuelle comme approche méthodologique, l'article examine les raisons de l'adoption du maraboutage dans le roman, les recettes magiques prescrites par les marabouts, et les conséquences néfastes du maraboutage. Les résultats montrent ainsi que le maraboutage conjugal est plus destructeur que bénéfique tant pour les personnes concernées que pour la société en général ; et doit être découragé. Nous proposons également quelques recommandations pour aider à améliorer la situation. Finalement, et non moins important, l'essai a apporté une nouvelle dimension dans le dialogue sur la problématique du maraboutage dans la vie et le roman africains.

Mots-clés : Occulte, maraboutage, conjugal, sociocritique, cohésion familiale.

Abstract

In Africa, the use of occult practices by women in marriage, particularly witchcraft, has existed for centuries and remains widespread. Generally, women resort to these practices to protect their marriages from marital crises and jealousy caused by their husbands' infidelity. Furthermore, some women employ them to ensure absolute control of their husbands and to keep their families away from their cares and obligations; while directing same in large quantum to their own families. It is within the context of this use of witchcraft in marriage that falls Marie-Jeanne Tshilolo Kabika's *Matricide*, our corpus novel. Our study therefore highlights marital witchcraft and its harmful consequences as presented in this novel, with the aim of discouraging women from becoming involved in it. Following Claude Duchet's socio-criticism theory, and using textual analysis methodology, this article examines the reasons for the adoption of sorcery in the novel, the magical recipes prescribed by the marabouts, and the harmful consequences of this practice. Our findings show that the use of conjugal sorcery is more destructive than beneficial, both for the individuals concerned and for society more broadly; and should be discouraged. In addition, we made some recommendations to help improve the situation. Finally, but no less importantly, the essay has introduced a new dimension in the dialogue on the controversy surrounding witchcraft in African life and novel.

Keywords: Occultic, witchcraft, marriage, sociocriticism, family cohesion

Introduction

Il est évident que, partout en Afrique et à

travers les siècles, voire depuis les origines, des pratiques occultes sont omniprésentes au sein de la

vie quotidienne des peuples dans toute son ampleur car peu d'activités s'y déroulent sans recours à elles. Elles recouvrent une réalité très prépondérante chez les Africains ; et sont profondément enracinées dans, et font partie intégrante de leurs cultures, traditions, us et coutumes. Ce fait explique leur implication dans toutes les sphères existentielles africaines – danse, chasse, agriculture, guerre, musique, santé, politique, etc. Aïssatou Ndour, dans *La représentation de la sorcellerie dans trois romans africains : Mistirijjo, la mangeuse d'âmes* (Djaïli Amadou Amal), *Les sorciers de Yoléla* (Cheikhou Diakité), et *Ces ténèbres-là* (Bourama Basse) confirme ceci quand elle déclare :

« La sorcellerie a longtemps été une pratique répandue en Afrique depuis l'Antiquité. Les pratiques de sorcellerie en Afrique constituent un héritage culturel dans la mesure où ces croyances marquées par des faits et gestes ont existé avant même l'invasion des colonisateurs arabes et occidentaux ». P.14.

A partir de ce propos de Ndour, on peut estimer que la représentation de ladite pratique va au diapason avec la relation qui existe entre les éléments clés liés à l'approche sociocritique dépeinte par Régine Robin, l'une des figures majeures de la Sociocritique car, en général, l'approche sociocritique examine comment les œuvres littéraires sont intégrées dans les structures d'une société donnée.

Ces pratiques se présentent sous divers termes comme la sorcellerie, la divination, le maraboutage, la magie, le culte des forces spirituelles, etc. Echenim Kester Ogemdi, dans son œuvre *Études critiques du roman africain francophone*, s'aligne à cette postulation en disant :

« Toute l'existence de l'individu est définie par l'enchaînement de cause à effet, c'est-à-dire le caractère inéluctable et logique des correspondances entre l'existence et les forces telluriques et cosmiques ». P.23.

Elles sont sollicitées pour obtenir les faveurs du destin ou pour nuire aux adversaires, et les pouvoirs qu'on leur attribue en font des mesures presque

incontournables de la société, pour ainsi dire, traditionnelle. Comme le roman reflète la société, le roman africain regorge de diverses perspectives de ce thème. On peut citer, à titre d'exemples, l'application de ces pratiques référenciées ou visées dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ, *Fidélité conjugale dans la tourmente* de Blommaert Kemps, *Ces ténèbres-là* de Basse Bourama, *Oui, mon commandant* de Amadou Hampâté Bâ, *Sous l'orage* de Seydou Badian, et *Les soleils des indépendances* de Ahmadou Kourouma, parmi plusieurs autres œuvres romanesques africaines.

Comme attendu, donc, l'institution du mariage en Afrique n'est pas exempte des pratiques occultes lui afférentes et qui sont propres à elle, notamment le maraboutage. En fait, la notion que les Africains utilisent l'occulte dans toutes les sphères de leur vie, et qu'elle fait partie intégrante de leur vie, est d'autant plus valable par rapport au mariage parce que les pratiques sont exportées n'importe où qu'ils se trouvent en grand nombre comme en Europe, en Amérique et au Canada. De cette manière on trouve dans de tels milieux une bibliographie assez abondante sur le phénomène au sein de la communauté africaine. Les écrivains comme Sophie Bouly de Lesdain dans « *Migration camerounaise et sorcellerie en France* » (1994), Claire Hamès dans « *Variations sur le retour de l'aimé. Consultations maraboutiques parisiennes* » (2007, Liliane Kuczynski avec « *Attachement, blocage, blindage : Autour de quelques figures de la sorcellerie chez les marabouts ouest-africains en région parisienne* » (2007), et Slimane Touhami dans « *la sorcellerie amoureuse au prisme des jeunes maghrébins de France* » (2009), parmi beaucoup d'autres, ont exposé diverses dimensions du thème parmi les Africains en diaspora.

Les pratiques occultes sont adoptées comme assurance contre des hypothèques attendues des mariages, surtout par les femmes, pour faire voguer leurs unions dans une direction désirée. Elles sont alors utilisées non seulement à pourvoir la sécurité et à garantir un avenir heureux à un mariage, mais aussi à assurer l'atteinte des buts égoïstes et narcissistes des femmes. Pour le but de cet essai, nous unissons tous les actes

occultes relatifs au mariage sous le terme de maraboutage. Or, le maraboutage, dans le cadre de la conjugalité, s'agit de l'emploi de pratiques magiques ou des rituels de sorcellerie par une épouse pour influencer la conduite de son mari ou pour l'attirer et le maintenir à elle seule. Les pratiques prennent diverses formes telles que : l'utilisation d'objets personnels comme des vêtements, les cheveux, les ongles, parmi tant d'autres ; des rituels impliquant des objets de la mort comme les parties du corps et d'autres objets associés aux morts (humains ou animaux) ; et la manipulation d'éléments liés à la sexualité (sperme, sang, urine, etc.). Aïssatou Ndour, C. Hamès, et plusieurs écrivains sont de commun accord que, en général, en mariage, le maraboutage est utilisé dans les situations où il existe des crises conjugales, de la jalousie, ou de l'infidélité. C'est cette situation qui astreint une épouse à chercher à restaurer sa domination sur son mari ou à l'éloigner d'une relation extra-maritale ou d'une coépouse, cause de la jalousie ou de la crise.

Il est en conséquence adopté pour servir comme assurance contre tout empiètement sur son domaine choyé qui doit être protégé coûte que coûte. Ces auteurs expliquent de plus que les femmes y ont recours souvent, particulièrement pour protéger leurs foyers face aux dangers entravant leurs unions. Dans de tels cas, l'action de la femme est une réaction frontale contre la phallocratie – la domination de l'homme sur la femme. La femme veut avoir le dernier mot dans sa relation amoureuse avec son mari – pas de coépouse, pas d'amante ; et son opinion doit compter. Nedjima Plantade cité par Slimane Touhami dans *La sorcellerie amoureuse au prisme des jeunes maghrébins de France* dit :

« [La magie d'amour] féminine, transmise par voie féminine et s'adressant à une clientèle féminine, refait le monde de telle façon qu'il fonctionne à son inverse : la femme active s'oppose à l'homme passif sur lequel elle agit à sa guise. Capable de lui insuffler l'amour et la haine, il ne possède aucune arme pour se défendre ». P.31.

Il s'agit alors d'un honnête effort de la femme pour protéger son foyer matrimonial et assurer sa sécurité émotive sans autre motif ultérieur. Pourtant, si certaines de ces relations des femmes avec les marabouts sont utiles, fondées sur l'honnêteté, la plupart d'elles sont au détriment de leur statut dans une société donnée. Sans cause apparente, l'utilisation du maraboutage dans de tels cas ne fait qu'anéantir et détruire les hommes victimes aussi bien que l'harmonie familiale. C'est dans cette optique que figurent, dans *Matricide* de Marie-Jeanne Tshilolo Kabika, les escapades maraboutiques de Albertine Nseywa-wa-Akenda, chef de file, et ses amies. Notre étude vise pour mettre en évidence les implications sociales et psychologiques du maraboutage conjugal au bénéfice d'autres femmes qui en entendent parler et qui peuvent envisager de les adopter comme protection dans leurs luttes nuptiales. Par ailleurs, nous entendons par notre exposé encourager les femmes qui les ont pratiquées dans le passé d'y renoncer carrément et, le cas échéant, de ne pas tomber dans le piège de récidivisme.

Il faut aussi noter que le corpus de cette étude a été choisi pour deux raisons primordiales. De premier abord, notre recherche dans les bibliothèques et à l'internet révèle un seul essai publié sur le roman. Ceci montre que l'auteur et le roman sont très peu connus et explorés, fournissant un champ très fécond pour la recherche. Puis, malgré cette position d'obscurité apparente, *Matricide* est un roman d'une richesse thématique immense, traitant de divers thèmes qui se prêtent ouvertement à la recherche et dont l'importance littéraire et sociale ne fait aucun doute. C'est un de ces thèmes que vise cette étude dans le but de mettre en lumière la perspective de l'auteur sur le sujet.

Objectifs

Cette étude vise à dépeindre le maraboutage conjugal avec ses effets néfastes tels qu'ils sont présentés par Marie-Jeanne Tshilolo Kabika dans son roman, *Matricide* ; ceci dans le but principal d'atteindre les objectifs suivants :

1. Examiner les causes du maraboutage conjugal dans *Matricide*.
2. Analyser les procédés occultes utilisés dans le roman.

3. Étudier les conséquences sociales et familiales du maraboutage.
4. Évaluer la portée sociocritique du texte.

Cadre théorique

Cette étude s'appuie sur l'approche sociocritique, développée par Claude Duchet, et qui combine des perspectives sociologiques, critiques et analytiques sociologique, critique et analytique des textes. Selon lui, la sociocritique est la méthode d'analyse des textes littéraires qui s'attarde sur l'univers social qui s'y présente. Elle permet de mettre en exergue la relation entre les textes littéraires et le social. Elle aide aussi à comprendre et à concilier le comportement des personnages d'une œuvre aux réalités sociales, faisant ainsi de la socialité des textes son centre d'intérêt. Dans son œuvre, *Sociocritique*, il déclare : « *C'est dans la spécificité esthétique même, la dimension de valeur des textes, que la sociocritique s'efforce de lire cette présence des œuvres au monde qu'elle appelle la socialité* » (28). Le sujet de notre étude étant un fait social, l'application de cette approche dans nos analyses nous a été d'une grande utilité. Elle a été très idoine pour notre travail car elle nous a permis d'interpréter le phénomène à partir de différentes perspectives et d'exposer ses effets sur la société. Elle nous a également aidés à donner du sens aux péripéties, aux actions et aux paroles des personnages du roman du corpus pour mieux révéler leurs messages au bénéfice de la société.

Méthodologie

Comme approche méthodologique, nous avons adopté une approche analytique et interprétative fondée sur l'analyse textuelle pour la présentation de nos analyses. Ce faisant, nous nous sommes référés principalement à la critique thématique et phénoménologique d'autres écrivains sur le sujet. L'analyse repose sur une interprétation argumentée des passages sélectionnés du roman tirés de notre compréhension du roman et des situations qu'il décrit, tout en les comparant avec la représentation du thème dans les autres romans africains.

Protection Occulte Du Mariage Dans Le Roman

Dans *Matricide* de Marie-Jeanne Tshilolo Kabika, c'est par l'intermédiaire de Ndjibu

Rachel, la protagoniste, que nous éprouvons les exploits maraboutiques de la cousine de son père, Albertine Nseywa-Akenda et ses amies, désignées comme 'l'écurie de Nseywa'. Ces femmes cherchent ainsi à, subjuguer et maîtriser leurs maris à leurs seuls vœux et désirs, aussi néfastes soient-ils. Les autres femmes du même acabit que Nseywa, ses amies, « *femmes mariées pour la plupart et celles qui aspiraient à la vie conjugale* » (P.71), utilisent aussi ces manœuvres fétichistes contre leurs maris. Mais, ce sont celles de cette dernière qui sont largement développées avec leurs conséquences nocives, tant sur le mari que sur sa belle-famille, et qui seront donc prises comme représentatives de la population de toutes les pratiquantes.

Il faut noter dès le début que ces pratiques fétichistes continuent d'être adoptées en dépit de la prédominance de la religion chrétienne dans le milieu qui fait cadre du roman, alors que cette religion prêche l'adoration du seul Dieu Suprême et Unique à ses adhérents. Ceci crée une contradiction manifeste qui se voit quand Nseywa se justifie auprès de Ndjibu Rachel qui, étant au courant de ses activités diaboliques, essaie de lui faire comprendre le caractère répréhensible de cette pratique inhérent dans ces pratiques. Elle répond sans détours à la jeune fille comme suit :

Mon enfant, mes amies et moi égrenons nos chapelets quotidiennement. Chacune se rend fidèlement à son lieu de prière. Nous avons décidé de recourir à tout ce qui peut contribuer hâtivement à nous rendre heureuses. Nous glanons donc un peu partout dans la mesure du possible. Nous consommons la confiture et le fromage... C'est la vie, ma petite. L'ensemble construit notre bonheur. P. 75.

Cela montre que, pour trouver la félicité terrestre, les croyantes chrétiennes africaines sont prêtes à tout faire même si les actions vont à l'encontre de leur religion ; elles ne veulent pas négliger ou dilapider leur fatum au jeu, pas même à cause de la religion chrétienne et son paradis. L'action et la réaction décrites ci-dessous montre également la portée sociocritique du roman, tant il révèle la

réalité de la vie religieuse de la société ciblée dans l'histoire.

Raisons de l'adoption du maraboutage dans le roman

D'après Echenim, le maraboutage « est devenu le point de ralliement et de secours pour tous ceux dont l'existence est devenue problématique ». p.23. Alors, de même que le maraboutage s'emploie dans toutes les sphères de la vie africaine, les romans qui traitent le thème présentent différentes dimensions de la pratique, reflétant cette diversité. Comme ça, dans *Un chant écarlate* de Mariama Bâ, Ouleymatou utilise le système pour attirer et « enlever » Ousmane Guèye de sa femme blanche. D'autre part, dans *Cette Afrique-là* de Jean Ikelle-Matiba, la mère de Momha adopte la pratique pour résoudre l'énigme de la stérilité de son enfant, tout comme El Hadji Bèye, dans *Xala* de Sembene Ousmane, cherche une solution à son impuissance sexuelle. En revanche, dans notre roman du corpus, Nseyia et ses amies s'engagent radicalement dans le maraboutage soi-disant pour dompter et contrôler leurs maris, pour les rendre dociles, dévoués et féaux. Mais au-delà, leurs tractations avec des marabouts sont aussi pour écarter les familles des maris autant que possible de leurs affaires personnelles et d'autres soins familiaux qui leur incombent. Elles cherchent de la sorte à éliminer tout dissentiment et tout obstacle entre elles et leurs maris. Elles veulent totalement contrôler les actions de leurs maris. Nseyia révèle l'objectif cardinal de leurs actions à Ndjibu Rachel lorsqu'elle lui dit :

Nous nous battons à notre manière. Le nombre de veuves, autres femmes et jeunes filles ne cesse pas d'augmenter d'années en années. Nous ne voulons pas partager nos époux avec d'autres femmes. Nous érigeons à présent nos garde-fous. Les guerres idéologiques, régionales, tribales et ethniques ont décimé beaucoup d'hommes et d'adolescents depuis l'accession du pays à l'indépendance. A nos jours, le déséquilibre est flagrant. C'est pourquoi, quand on attrape un homme socialement et financièrement stable,

on doit s'y accrocher comme un pou dans les cheveux. En tout état de causes, nous préférons aussi la vie facile, qu'on travaille pour nous et pour l'élévation de nôtres. P. 77.

C'est évident que l'action de Nseyia et ses amies est celle de préemption. Au lieu de se créer le problème de prendre les maris en filature pour les restreindre d'autres femmes ou maitresses, ou au lieu se donner le collier pour surveiller leurs dépenses ; et en particulier au lieu de les amadouer et les mendier avant qu'ils fassent ce qu'elles veulent, il vaut mieux les réduire à néant. Et le seul moyen d'atteindre ce but est celui du maraboutage. Sans cela, on n'est pas sûr de dominer ou monopoliser un homme car tout autre effort pourvoit des solutions ineffectives pouvant facilement décevoir. Il ne suffit même pas de croire que le Bon Dieu va aider en exauçant les prières de la femme. Sans maraboutage, on peut avoir un mari nanti mais finit par vivre dans des difficultés financières et ne pas pouvoir supporter les siens comme il faut ; pire encore, on peut facilement débarrasser le plancher et tout rater. C'est pourquoi ces femmes ont décidé d'adopter le maraboutage puisqu'il « renforçait non seulement le sentiment amoureux des victimes, mais les rendait également soumises à l'égard de leurs épouses et maitresses. » P.74. Il les aide à pouvoir mener une vie conjugale plus décontractée, sans susciter aucunes réactions. En voilà donc le contexte général des raisons pour lesquelles les femmes africaines ont recours au fétichisme pour sauvegarder leurs foyers.

Consultation des féticheurs et féticheuses

Comme tout autre pratiquant, pour réussir leurs plans et désirs, Nseyia et ses amies effectuent des visites régulières et secrètes aux marabouts dans n'importe quels recoins où ils se trouvent. Elles consultent également différents féticheurs chez qui elles cherchent la solution à leurs problèmes. Se plaçant en tandem avec les démarches de ces femmes comme seuls et nécessaires moyens de résoudre les problèmes humains, Maman Téné déclare dans *Sous l'orage* : « Où allait-on chercher la tranquillité et la paix de l'esprit, si ce n'est chez le féticheur... Elle allait chercher par l'intermédiaire de ce dernier, des

appuis surnaturels ». P.44. Elle souligne par cela l'inéluctabilité de ces recours aux marabouts. Pendant ces visites consultatives, elles amènent des cadeaux coûteux et de l'argent avec quoi amadouer les marabouts, aussi bien que des articles qui seront utilisés pour l'application de la magie, celles qu'elles vont ramener chez elles comme armes offensives. Ces accessoires forment des recettes magiques capables d'influencer l'homme d'une manière étonnante selon les désirs et les caprices de la femme, raison pour laquelle elles deviennent inconditionnelles de ces marabouts véreux et manipulateurs.

Les recettes magiques dans le roman

Les recettes de maraboutage sont des prescriptions des féticheurs et féticheuses que la cliente doit appliquer mutatis mutandis pour assurer l'efficacité. Chacune a ses ingrédients à base des objets et matières hétéroclites ; et les concoctions et condiments qui en résultent sont à consommer ou à appliquer exclusivement par le ou la destinataire. Alors que quelques-uns sont destinés à la consommation de la victime, quelques-uns sont pour l'application de la femme d'où ils influencent celle-là. Parmi ces derniers figurent également des onctions ou décoctions à frictionner le corps pendant le jour ou avant de se coucher, dont le mobile est de mieux captiver le mari ou l'amant. Dans *Matricide*, plusieurs recettes magiques sont prescrites par les féticheurs et utilisées par les clientes, soit sur leurs victimes, soit par elles-mêmes.

D'abord, il y a la recette d'arachides ou haricots. La femme procure des arachides ou haricots en gousses. Elle les trie pour en sélectionner uniquement les gousses susceptibles de contenir une seule graine. Ces arachides ou haricots mono-graines ainsi assortis sont décortiqués, et les graines avalées intactes par la femme pour être plus tard expulsées comme excréments. Les graines sont recueillies de ces déchets, séchées sans être lavées, puis écrasées. La poudre obtenue de cette manière est mélangée dans les nourritures exclusivement servies au mari ou à l'amant comme l'indique l'auteur :

Hormis l'assaisonnement classique fait d'oignons, tomates, échalotes, muscade, poivrons, poivre, ail, etc.,

Nsey a y mélangeait, après la cuisson, la poudre issue d'arachides ou de haricots séchés et écrasés, préalablement avalés intacts, graine après graine, ensuite expulsés par voie normale d'évacuation. Cela conformément aux prescriptions de la féticheuse. P. 72.

C'est bien patent qu'en consommant l'odeur de la femme par l'intermédiaire des graines d'arachides ou haricots 'aromatisées' par ses déchets, elle restera perpétuellement dans l'esprit du mari et il n'aura pas de désir pour d'autres femmes ; son cœur sera toujours tourné vers elle.

Puis, vient la recette de la viande fraîche. Cette formule est composée essentiellement de la viande fraîche comestible et le sang de la femme. La viande, bien lavée et coupée en morceaux, est insérée dans le vagin de la femme pendant ses règles menstruelles. Ces morceaux de viande sont ensuite grillés et présentés en brochettes au mari ou bien broyés et malaxés au corned-beef et servis à l'époux. L'auteur nous présente le procédé en des tels termes :

Celle-ci consistait à fourrer des morceaux de viande comestible dans la partie génitale, pendant la période des menstrues. Ces viandes étaient grillées, et présentées en brochettes, ou broyées et mélangées au 'corned-beef', avant d'être servies aux 'chéris'. Ces derniers étaient naturellement des hommes, époux et amants, quels que soient leurs âges, confessions ou nationalités. P. 72.

La formule est censée produire presque les mêmes effets sur l'amant que la première recette, en créant une intimité prenante et avare entre l'homme et la femme. En intégrant des objets représentatifs de la femme à l'alimentation du mari, il se mue incessamment dans une obéissance symbolique des ordres de la femme.

Une autre recette qui figure dans le menu des philtres d'amour que nous présente *Matricide* c'est la recette jumelle composée de la queue de l'âne et les cheveux des albinos. Coupée en petits morceaux, la queue est préparée avec de l'eau générée du lavage d'un corps mortuaire humain.

Le mets est servi au mari comme amuse-bouche ou mélangé aux haricots cuits. D'autre part, les cheveux d'albinos sont trempés dans l'eau de bain et dans la pommade du corps de la femme. Cette recette est censée être capable non seulement de rendre le mari plus fidèle et plus docile envers son épouse, mais aussi de tisser une union très forte entre les deux qui perdurera jusqu'à la mort.

En outre, il y a une autre recette jumelle concernant les sexes des couples. Dans le premier composant, la femme nettoie son minou avec de l'huile de table préalablement traitée par un marabout qu'elle recueille dans un bassin. Le liquide collectionné du processus est remis dans le bidon d'huile pour être utilisée uniquement dans la préparation des mets du mari comme le confirme l'auteur : « suivant les instructions du féticheur, cette huile était exclusivement destinée à leurs 'chérissés'. » P80. La deuxième partie de la formule consiste à recueillir le sperme du mari ou de l'amant pour le mélanger au parfum de la femme « afin que le 'chéri' se colle à elles » ibis. Ce mécanisme vise aussi à imprimer la volonté de la femme sur le mari.

Pour assurer que son mari mange seul ces concoctions quand elle les lui sert, Nseyia se place à ses côtés pour lui conter fleurette :

Nseyia se plaçait impérativement à côté ou en face de son époux, le jour où elle lui servait les mets particuliers. Pendant que Grégoire Mbayo mangeait, des mots doux et flatteurs glissaient de la langue de Nseyia, comme de l'oseille. Ainsi débitait-elle des histoires vraies ou fabriquées ». P. 73

. De cette manière, le mari mange à belles dents ce qui lui est spécifiquement destiné sans la participation de aucun autre membre de la famille.

Conséquences du maraboutage sur les relations familiales

Comme déjà convenu, le but essentiel du maraboutage des maris ou des amants par les femmes est de s'assurer de leur fidélité, docilité et compréhension ou de les séparer de leurs maîtresses. Mais malheureusement, il s'avère que le processus adopté finit par annihiler complètement l'homme victime en lui imposant

des lendemains désastreux et délétères. Si le mari a la chance de se rendre à l'évidence de sa situation, il peut subir des conséquences psychologiques et émotionnelles importantes en se sentant déprimé, manipulé, contrôlé, ou même victime de sorcellerie. Sinon, il se conduit comme l'imbécile fantôme qu'il est devenu sans savoir qu'il y a quelque chose qui ne va pas avec lui.

Dans *Matricide*, l'auteur laisse voir au lecteur les conséquences des actes fétichistes de Nseyia sur son mari, Grégoire Mbayo, peut-être comme représentative ou symbolique de ce qui est arrivé aux maris de toutes les femmes de sérail de celle-là. Comme nous le verrons, Grégoire ne se sent pas anormal en dépit de son comportement atypique devant sa femme, qui rend Ndjibu Rachel stupéfaite car : « *Elle ne comprenait pas comment un Administrateur-Directeur d'une entreprise, de la trempe de son 'Papa Grégoire' pouvait être subordonné à sa femme, lui 'qui avait sous ses ordres' tant de grands esprits au bureau !* » P. 74. De la même manière, dans *Un chant écarlate* de Mariama Bâ, à la suite des conséquences funestes du fétichisme d'Ouleymatou, Ousmane Guèye se trouve, à son insu, étranger à lui-même à travers son comportement envers Mireille, sa femme blanche. Il justifie sa conduite bizarre avec « *l'écoute de sa société* » P.193, sa négritude, son retour inéluctable aux sources africaines. « *Les absences fréquentes d'Ousmane Guèye achevèrent de dégrader l'atmosphère de son foyer. La solitude écrasait Mireille qui se débattait entre l'inquiétude et la jalousie. Aux étreintes passionnées de naguère avait succédé une abstinence presque totale mise par Ousmane sur le compte de la fatigue* ». P.230. Lui qui, avant, promettait d'aimer sa femme toute sa vie, se cherche en vain auprès de Mireille alors que d'une manière éhontée, son cœur est rempli d'Ouleymatou.

De prime abord, par l'effet du maraboutage, Nseyia réussit « *à éloigner son mari de sa famille biologique, devenue pareille à une femme ayant accouché d'un mort-né.* » P. 81. Les membres de cette famille sont devenus comme un tabou à éviter et leurs problèmes ne le concernent plus alors qu'il traite avec urgence ceux émanant de la famille de sa femme. Toujours et à tout

moment, Nseyia diabolise cette famille, la dénigre, l'humilie et la sabote, « *quelquefois même sous la barbe du mari qui suivait comme un automate* ». *ibis*. L'expérience de la mère de Grégoire Mbayo à ce propos est emblématique. Normalement, un parent arrive au domicile de son enfant dans l'attente d'un accueil débordant et chaleureux dès le seuil, mais pour cette mère, le domicile de son fils lui est infernal grâce à sa belle-fille. Par exemple, quand Nseyia met au monde son premier enfant, la mère de Grégoire Mbayo vient chaque matin laver le nouveau-né pendant quatre mois de suite, abandonnant durant cette période son commerce au marché. Lorsqu'elle remplit ce rôle, tous ceux qui logent chez son enfant (effectivement, ils sont tous du côté de la femme) lui sont ouvertement hostiles, la traitent avec tant de fiel. Ajouté à cela, on lui sert des repas médiocres, indignes de son statut de belle-mère, et dans les ustensiles « *initialement destinés aux domestiques et visiteurs douteux* ». P. 82.

Malgré cette atmosphère anormale et répulsive, la mère de Grégoire Mbayo ne rechigne pas et entretient l'enfant comme il faut jusqu'au moment prévu. A la fin de l'obligation, comme 'marque d'appréciation', Nseyia lui offre un colis qu'elle n'ouvre que plus tard chez elle pour y trouver une robe très ample et délavée, tirée sans doute de la friperie :

La mère de Mbayo, avec ses 53kg et sa taille d'un mètre cinquante, pouvait s'engouffrer entièrement dans cette robe et ressembler à un pilon dans un sac vide destinée à contenir les graines de maïs de 50 kg. Elle devait provenir des Etats-Unis d'Amérique ou elle était réservée aux dames mastodontes. » P. 82.

Cette description de la robe fait sortir non seulement le côté comique introduit dans la relation entre la bru et sa belle-mère, voire la belle-famille tout entière, mais aussi le dédain avec lequel Nseyia traite la mère de son mari malgré les bonnes intentions d'icelle envers elle. La robe transporte clairement ce message à tout le monde : « *toute la famille saisit l'insulte* ». *ibis*. Qui plus est, quand le père de Grégoire Mbayo vient se plaindre de la conduite méchante et dénigrante de

sa femme auprès de celui-ci, il la justifie sans même lui poser une seule question en disant directement au père : « *Ma femme ! Vous injurier ? Quand ? Non, père. Nous ne vous avons pas injuriés* » P. 84. Par cette réponse, on peut déduire qu'il ne se contente pas de défendre sa femme, mais il s'approprie également l'accusation qui ne lui était pas destinée. Tous les efforts que le père investit pour le faire voir le délit de sa femme n'aboutissent à rien.

Or, un tel entretien entre père et fils devait se dérouler entre eux seuls, mais pendant celui-ci entre Grégoire et son père, Nseyia, en tant que 'Contrôleur' du mari se place dans les coulisses, non seulement pour écouter la conversation aux portes, mais pour en faire pleinement partie. Alors, à un certain point, énervée par les propos du père, elle en surgit tout-à-coup, s'introduit sans invitation parmi les deux hommes et s'installe à côté de son mari sans l'objection anticipée de celui-ci. Ne s'arrêtant pas là, autoritaire, elle prend la parole pour justifier 'leurs' actions avec une diatribe arrogante et moqueuse. Elle crie haro sur le père, se demande comment la famille de son mari s'attend à ce qu'il les aide tous ; qu'elle, devait, à l'instar de ses amies, vivre en goguette, et globe-trotter. Pour combler le tout, elle déclare avec fermeté et sans fioriture : « *Grégo n'amputera plus à son salaire une somme d'argent pour vous l'attribuer. Je m'oppose catégoriquement. Il travaille pour ses enfants, sa femme que je suis et lui-même. Faites-en autant, Papa.* » P. 86. Elle s'impose par la suite comme porte-parole de l'époux qui, en ce moment, n'est que son pantin, sa marionnette. C'est elle qui décide ! Ne pouvant plus supporter les insultes de Nseyia et l'inaction décevante de son fils, le père de Grégoire décide de se rompre complètement et définitivement, lui et les siens, de la famille de son progéniteur : « *A partir d'aujourd'hui, tu ne verras plus nos sales pieds ici chez toi !* » P.87. Avec ces mots, il les quitte sans dire au revoir. L'éloignement de la belle-famille est ainsi formellement établi à la satisfaction, et conformément aux désirs, de la femme.

La conduite marginale de Nseyia s'étend à toute la belle-famille puisque chaque fois qu'un membre de cette famille visite les Mbayo, il n'est

pas épargné de son mauvais traitement. La mère, tenue au courant de la situation, développe des maux de tête qui sont devenus presque permanents, risquant de développer l'hypertension artérielle. Par surcroît à tout ceci, Mbayo lui-même abandonne sa famille biologique comme l'affirme le père quand il lui dit : « *Toi qui a six jambes, tu n'oses plus fréquenter la maison qui t'a vu grandir.* » P. 85. Ce phénomène est comparable à l'expérience d'Ousmane qui, dans *Un chant écarlate*, abandonne son foyer matrimonial original pour s'attacher entièrement à sa deuxième femme, Ouleymatou, sous les effets du maraboutage de celle-ci, qui l'entraîne lentement mais progressivement vers la fin tragique de son expérience maritale.

Enfin, très courroucé et déçu, le père maudit son enfant : « *Il frappa de nouveau sa main sur le sol et ajouta : Que le plaisir de la procréation s'estompe ; que cette cellule familiale disparaisse complètement ; que l'avenir leur soit pimenté.* » P.89. Ceci marque une charnière dans l'introduction de la protection occulte de son mariage par Nseyo – la rupture totale de Grégoire de sa famille racine. Et cette rupture inopinée et atypique est symbolique sur deux fronts stratégiques. Primo, c'est une indication catégorique de la destruction du tissu de la famille du père car Grégoire étant comme l'espoir et l'avenir de cette famille, cette fission d'avec lui est pareil au sevrage du cordon ombilical au bébé. Deuxio, elle marque le succès étincelant du stratège de Nseyo – maintenant elle exerce désormais un contrôle total sur son mari et elle en fera ce que bon lui semble. Il va s'occuper uniquement d'elle et de siens car, dorénavant, elle a la faculté de tout faire, et de ce mari et de ses biens, sans la moindre réaction de celui-ci. L'ironie, cependant, c'est qu'en Afrique, l'unité familiale fait l'ogive de tout mariage.

Pour cette raison, quoique la désintégration de la famille biologique de Mbayo va certes permettre libre expression aux vœux de Nseyo, elle va également lui attirer le malheur suivant la malédiction du patriarche qui lui décrète la stérilité. Vu qu'il n'y a guère de mariage heureux sans enfants parmi ces peuples, c'est donc sûr que ce mariage va finir par crouler. Les actes

indésirables et méchants de Nseyo envers et contre la famille biologique de Mbayo et la décision primesautière mais naturelle du patriarche de maudire son enfant marquent des phénomènes paroxystiques de l'effet du maraboutage sur la désintégration du tissu familial tels qu'ils sont présentés par Jeanne-Marie Tshilolo Kabika. Par contre à l'approche destructrice de Nseyo et ses ouailles, dans *Sous l'orage* de Seydou Badian, Samou et Kany, jeunes collégiens amoureux, qui voient leur rêve de se marier entravé par l'opposition intransigeante du père de Kany, ont eu recours à un marabout pour trouver une solution qui leur soit favorable mais dont les conséquences n'endommagent personne. A la fin, ils réussissent, par l'intervention de l'oncle du père de Kany, à se marier paisiblement. Cela montre que l'intervention maraboutique dans la résolution des problèmes peut aussi venir sans aucun dommage. Ce sont ces sortes d'approches qui peuvent être prônées s'il le faut.

Puis, les conséquences du maraboutage sur la personne de Grégoire Mbayo sont aussi pathétiques que débilitantes. Elles le rendent corniaud et benêt, le faisant se conduire comme un imbécile. Il devient un protégé, une girouette sans opinion ferme, sa décision dépendant de celle de sa femme, comme remarque Ndjibu Rachel : « *Au fil du temps, Ndjibu Rachel constata que la volonté de tous les hommes envoutés se ramollissait. Elle devenait on ne peut plus semblable à une banane plantain trop mûre et bouillie.* » P. 74. Il se trouve incapable de chercher noises à sa femme, quoiqu'elle fasse, même si elle amène un amant dans le berceau matrimonial, à prendre à témoin sa réaction face aux sornettes qu'elle débite à son père qui se plaint de sa mauvaise conduite. L'auteur résume la conduite de cet homme envoûté en ces termes :

Aussi, le comportement de Mbayo devint-il, en dépit de ses cinquante ans d'âge, pareil à celui d'un adolescent en pleine crise de croissance ! Il était comme une girouette : le 'oui' prononcé en l'absence de Nseyo changeait en 'non', si tel était le désir de celle-ci. Elle était devenue, somme toute, sa

dernière référence. On avait l'impression qu'une faculté, spécifiquement virile, s'était éteinte au point de le transformer en fantoche. P. 74.

L'on ne peut pas dire avec certitude si les femmes sont au courant des, et s'attendent aux, dégâts que leur sorcellerie inflige à la personne de leurs maris, mais c'est sûr qu'elles savent que les relations entre eux et leurs belles-familles vont être détruites ; en fait, c'est ce qu'elles désirent, ce qu'elles privilégient au grand dam de tout le monde. Alors une question se pose : vu ces lendemains qui déchantent qu'il laisse dans son sillage, tant sur l'homme que sur la belle-famille, vaut-il vraiment la peine de protéger son mariage par le maraboutage et autres processus fétichistes ? Assurément non, car, en fin de compte, la méthode ne bénéficie personne – ni la femme initiatrice, ni le mari victime, ni leurs familles. Nous invitons ainsi aux femmes d'emprunter la posture de leur homologue réfléchie et avisée, Ndjibu Rachel, qui condamne l'adoption de la tactique par les femmes :

Ndjibu Rachel n'avait jamais donné de suite à la proposition de sa tante. Elle trouvait absurde le comportement de celle-ci et de ses amies : fonder une famille en détruisant d'autres ; prétendre aimer un homme en le traitant en ennemi ; être mère, aimer sa mère en haïssant les mères des autres ! Elle désapprouvait cette façon de gérer sa liberté. P. 80.

Cette prise de position de Rachel s'aligne étroitement sur celle de Ramatoulaye dans Une si longue lettre de Mariama Bâ. Abandonnée par son mari qui a épousé Binetou, l'amie de leur première fille, ses amies lui indiquent la voie du maraboutage pour ramener son époux à la fidélité, mais elle rejette rondement l'option, « *cette attraction facile qui annihile toute volonté de lutte.* » P.73. Pour ces deux personnages donc, l'adoption du fétichisme dans la protection des mariages est visiblement contraire à l'idéal d'unité familiale africaine qui cherche à réunir en un seul tous les membres des deux familles rapprochées par le mariage. C'est aussi un usage improprie de la

liberté des femmes. D'après ce conflit familial, nous pouvons amener le lecteur à voir que l'auteur a raison d'avoir choisi un titre très allégorique pour dépeindre une perspective sociocritique du récit.

Avec le message ci-dessus, la conclusion s'impose. La protection du mariage par le maraboutage des maris est condamnable et indésirable. Les procédés employés pour son atteinte sont nuisibles ; et ses conséquences sur toutes les parties, directement ou indirectement concernées, sont délétères et ne bénéficient personne.

Conclusion

Dans cet article, nous avons commencé par délimiter le contexte de l'adoption de l'assurance occulte, c'est-à-dire le maraboutage des maris ou amants au sein des mariages ou relations amoureuses en Afrique. Ensuite, nous avons présenté l'ensemble des raisons pour lesquelles la pratique est adoptée par les femmes aussi bien que les recettes communes prescrites par les chamans. Il s'agit de menus servis aux maris/amants ou employés par les femmes afin d'atteindre le but désiré qui consiste notamment à façonner le comportement du mari ou de l'amant aux seuls vœux de la femme. Pour clôturer, nous avons mis en lumière les suites néfastes du processus surtout sur le mari mais qui s'étend à sa famille entière. Tout comme chez les autres auteurs qui ont traité le sujet et que nous avons cité ici et là, le message catégorique de notre essai à thèse est que la pratique de la sorcellerie dans la protection des mariages doit être découragée parce qu'elle n'a rien de bénéfique, et s'avère-t-on ne peut plus destructrice du tissu familial. Pour atteindre ce but, nous faisons aussi appel aux départements gouvernementaux concernés de monter une campagne déterminée dans chaque unité familiale, aussi bien qu'au sein des groupes religieux, politiques et sociales, pour condamner la pratique. En plus, il faudra ériger des lois rigoureuses pour régler et contenir les activités des marabouts dans ce domaine pour éliminer ou, au moins, minimiser les dégâts qu'elles causent dans la société. C'est notre opinion avérée que, de la sorte, les problèmes associés au maraboutage conjugal seront contenus une fois pour toutes, assurant ainsi la cohésion familiale et

l'épanouissement idéal du mariage en Afrique.

Références

- Bâ, Mariama. *Une si longue lettre*. Dakar : Les Nouvelles Editions Africaines, 1987.
- Bâ, Mariama. *Un chant écarlate*. Dakar : Les Nouvelles Editions Africaines du Sénégal, 2005.
- Bourama, Basse. *Ces ténèbres-là*. Paris, L'Harmattan, 2018.
- Badian, Seydou. *Sous l'Orage*. Paris : Présence Africaine, 1963.
- Bénézet Bujo et Juvénal Ilunga Muya (éd.), *Théologie africaine au XXI^e siècle. Quelques figures*, vol. II, Academic Press Fribourg & Éditions Saint-Paul, 2005, p. 53.
- Blanchy, S. et al. (dir.) « La vie comme un champ de forces : espaces et rites », *Les dieux au service du peuple. Itinéraires religieux, médiations, syncrétisme à Madagascar*, Paris, Karthala (« Religions contemporaines ») : PP. 261-315.
- Bouly de Lesdain, S. « Migration camerounaise et sorcellerie en France », *Revue européenne des migrations internationales*, Vol.10 (3), 1994. PP. 153-174.
- Caroline Désy, Véronique Fauvelle, Viviana Fridman, Pascale Maltais (dir.), *Une œuvre disciplinaire. Mémoire, texte et identité chez Régine Robin*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2007, P.277.
- Duchet, Claude. « Positions et perspectives » dans *Sociocritique*. Paris : Nathan Université, 1979.
- Echenim, Kester Ogemdi. *Etudes critiques du roman africain francophone*. Benin-City, Mindex Publishing Co. Ltd. 2010.
- Hamès, Claire. « Variations sur le retour de l'aimé. Consultations maraboutiques parisiennes », *Coran et talismans : Textes et pratiques magiques en milieu musulman*, Paris, Karthala, 2007.
- Ikelle-Matiba, Jean. *Cette Afrique-là*. Paris, Présence Africaine. 1963.
- Kabika, Marie-Jeanne Tshilolo. *Matricide*. Paris, L'Harmattan. 2008.
- Kemps, Blommaert. *La fidélité conjugale dans la tourmente*. Paris, L'Harmattan, 2012.
- Kourouma Ahmadou. *Les Soleils des Indépendances*. Paris, Editions du Seuil. 2000.
- Kuczynski, Liliane. « Attachement, blocage, blindage : Autour de quelques figures de la sorcellerie chez les marabouts ouest-africains en région parisienne », sur <https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.10552>
- Lecherbonnier, Bernard. *Initiation à la littérature négro africaine*. Paris, Fernand Nathan. 1977.
- Ndour, Aïssatou. *La représentation de la sorcellerie dans trois romans africains : Mistiriijo, la mangeuse d'âmes (Djaïli Amadou Amal), Les sorciers de Yoléla (Cheikhou Diakité), et Ces ténèbres-là (Bourama Basse)*. Mémoire de Master, présentée au Département de Lettres Modernes, Université Assane SECK-Ziguinchor, 2020-2021.
- Omonzejie, E. Eunice (Edit). *Women novelists in francophone black Africa*. Porto-Novo, Editions Sounou d'Afrique, 2011.
- Ouattara, Vincent. « La tradition et la culture dans la littérature africaine écrite d'expression française » in *UFR/Lettres et Sciences humaines*, Université de Koudougou, Vol. 29, No.1, Janvier – Juin, 2013.
- Sembene, Ousmane. *Xala*. Paris, Présence Africaine. 1973.
- Touhami, Slimane. « La sorcellerie amoureuse au prisme des jeunes Maghrebins de France », *Diaspora, histoire et sociétés*, 2009, pp. 27-36. online sur https://www.persee.fr/doc/diasp_1637-5823_2009_num_15_1_1196.